CINQ JOURS EN TRIPOLITAINE

Cet article est la relation sommaire mais objective d'une randonnée en Tripolitaine, faite sans préparation, en raison de l'absence de documentation concernant ce pays.

L'Office Tunisien du Tourisme à Tunis nous remit seulement l'itinéraire du Rallye Tunis-Le Caire, et quelques indications. Nous avons donc cru rendre service à d'éventuels touristes en signalant les quelques observations qui suivent.

Visite trop rapide qui ne permet de se faire qu'une opinion superficielle des choses et des gens.

Les circonstances (les trois jours que nous avons passés à Tripoli étaient fériés) ne nous ont pas permis de prendre contact avec les autorités et les personnalités que nous nous étions proposés de voir. C'est donc le faisceau très incomplet d'un voyage agréable et très intéressant que nous livrons à nos lecteurs.

Partis de Tunis à 5 heures, par temps nuageux, le jour nous surprend à Hammam-Sousse, où nous passons avec cinq minutes de retard sur notre horaire, mais nous gagnerons un quart d'heure entre Sousse et Gabès, où nous arrivons à 11 h. 15.

Un fort vent d'Est, qui soufflait depuis El-Djem, tourne à l'Ouest, il pleut fort sur le massif des Matmatas, et quelques ondées nous en arrivent, non sans nous causer quelque inquiétude. car les nuages se dirigeant maintenant vers l'Est semblent nous devancer, et nous craignons de ne pouvoir passer certains oueds profonds. Craintes non fondées puisque dès le passage de la frontière, un beau soleil nous accompagnera jusqu'aux abords de Tripoli.

Après Mareth, le paysage de diss morne et triste s'étend à perte vue de chaque côté de la route. Nous croisons quelques rares voiture; des troupeaux paissent une herbe encore courte mais que les récentes et importantes pluies font pousser drue. Un peu partout de-ci de-là, des lambeaux de champs semés hâtivement pour profiter de cette bénédiction du ciel, font l'effet de pièces neuves sur un habit usé.

Formalités douanières rapides, de part et d'autre de la frontière. Passée cette dernière, une belle route très roulante nous emporte de toute l'ardeur allègre de nos quatre chevaux.

La désolation que nous avons rencontrée par endroits en Tunisie dans ce qui fut les champs de bataille prend de ce côté-ci de la

frontière un caractère quasi total. Ferrailles, tôles, débris divers jonchent encore le sol; ouvrages démantelés, et surtout cet aspect d'abandon d'une région qui fut fertile. Des fermes désertes, des terres qui retournent à la friche, des arbres qui meurent faute de soins, les unes et les autres cependant fruits de sacrifices et d'un dur labeur.

Elles étaient coquettes ces maisons à galeries, de style colonial et construites pour durer. Hélas, elles ont duré l'espace d'un régime. Les murs éventrés, les toits envolés, les huisseries qui garnissaient les ouvertures, disparues; c'est un spectacle infiniment triste pour qui aime la terre et les traditions qui s'y nouent.

D'assez nombreux gourbis sont construits avec les débris de toutes sortes, laissés par les troupes.

La route, la Translibyenne, orgueil du régime fasciste, qui joignait la Tunisie à l'Egypte, de son ruban de 2.200 kilomètres, construite sur les itinéraires primitifs, était dans l'esprit de ses créateurs un instrument de tourisme, et une artère desservant à la fois les colonies agricoles et les anciennes villes ressuscitées. C'est l'ancienne route du Pentapole (Cyrénaïque) qui joignait la Marmaride et Tacape (Gabès). C'est la route marquée dans la Table de Peutinger, et l'itinéraire d'Antonin, jalonnée par des points d'eau et la triade des gîtes d'étape de la Tripolitaine : Leptis Magna, Tripoli et Sabratha.

Une barrière coupe la route, près d'une construction basse, c'est Pisida, poste de contrôle frontalier. Tout près, un grand bâtiment sur lequel flotte le drapeau de la nouvelle dynastie; trois bandes horizontales, rouge, noire et verte, de haut en bas. La bande noire porte une étoile et un croissant blancs. Il symbolise l'union des trois pays : Cyrénaïque, Fezzan et Tripolitaine.

Dans le lointain, des palmiers qui, vus de plus près sont assez clairsemés et sans la luxuriante végétation des oasis tunisiennes. ils ne produisent d'ailleurs que de très médiocres fruits. Au milieu de cette oasis, une bourgade importante où nous effectuons les opérations de douane et de police : c'est Zuara. Devant toutes les maisons et à chaque ouverture des palmes sont fixées pour fêter, le lendemain, l'avènement au trône de S. M. Es Snoussi. Des banderolles sont tendues en travers de la route, et on s'affaire à fixer des fils électriques pour l'illumination.

Nous traversons Sabratha sans nous arrêter; la région est couverte de nombreuses et belles plantations; Sorman est dépassée presque sans ralentir; c'est une belle oasis vallonnée, dans une mer de verdure. La nuit tombe rapidement, elle nous oblige à allumer à une quarantaine de kilomètres de Tripoli. Nous croisons ou nous sommes dépassés par de nombreuses voitures anglaises, aux lumières blanches aveuglantes, et fort gênantes pour les usagers eux-mêmes et qui sont presque obligés de s'arrêter pour croiser. Les chauffeurs cèdent obligeamment la route; quelques-uns se mettent en veilleuse pour croiser. On conduit à droite.

L'unique ligne de chemin de fer qui va de Tripoli à Zuara coupe la route à plusieurs reprises, en passages à niveau assez mal

signalés. A l'un d'eux, le gardien (je n'ai su qu'après que c'était un gardien), balançait un maigre lumignon sur le bas-côté de la route, je ralentis à tout hasard, et brusquement débouchant à toute allure de la gauche où il n'y avait aucune visibilité, une automotrice tirant un wagon, me coupa littéralement le souffle, j'étais à dix mètres.

On devinait l'approche de Tripoli au paysage; de beaux arbres bordaient la route, les constructions étaient plus rapprochées et éclairées à l'électricité. Puis, la banlieue apparaît et sans transition nous pénétrons dans la ville. Il est 18 h. 30, nous sommes en avance de près de deux heures sur l'horaire établi; le compteur marque 780 kilomètres, nous avons fait 69 kilomètres de moyenne horaire, sans dépasser le 75.

Nous comptions, pour nous loger, sur l' « Uaddan », casino de grand luxe, qui fêtait, ce jour-là, sa réouverture. Hélas, en raison des fêtes et de l'ouverture des jeux, tout était retenu. Nous fûmes loger en ville et reçus fort civilement.

TRIPOLI

Qui connaît une ville musulmane de l'Afrique du Nord, les connaît toutes. Ciel bleu, palmiers, plages en festons, cubes blancs et quelques voiles se balançant au gré de la brise. Tripoli est conforme à cette description; toutefois, la masse imposante de son château dont la silhouette se découpe sur l'horizon, évoque immanquablement l'époque des corsaires barbaresques.

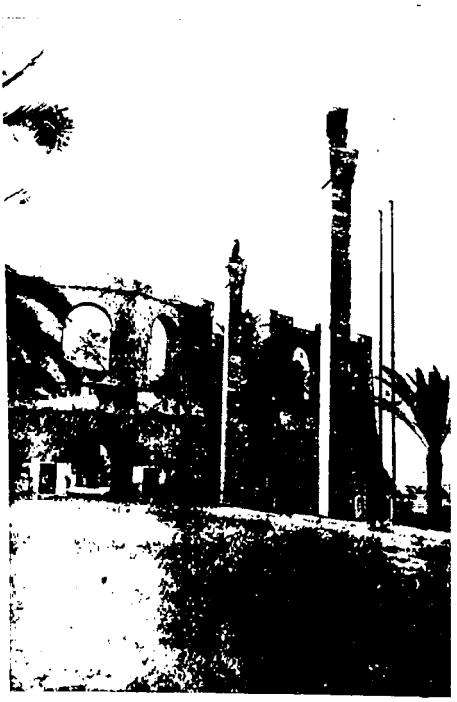
La ville arabe close par un mur médiéval, qui enserre son immobilité farouche et ramassée, laisse pointer vers le ciel de curieux minarets de style ottoman, qui se dressent vers le ciel, tels des doigts, indiquant l'infini. Près du château, se trouvent les souks qui ne présentent rien de particulier.

Après une visite au Consulat Général de France et une attente assez longue aux bureaux de la police. nous entreprenons la visite des magasins, des boutiques plutôt, car il n'y a pas de grand magasin à Tripoli, mais une infinité de petites boutiques vendant toutes sortes de choses n'ayant apparemment aucun rapport avec la spécialité du magasin; ainsi les grands cafés ont un comptoir pour les consommations habituelles, un comptoir de pâtisserie, ils vendent du vin à emporter, des liqueurs, de la mercerie, des cigarettes, des casse-croûtes, de l'épicerie; dans les épiceries, on trouve de la mercerie et des chaussures. Un pâtissier tient un rayon de gants et de mouchoirs. C'est encore la période de transition entre la pénurie et l'abondance.

Les couleurs vives sont très portées, le vert chez les hommes, le vert et le rouge chez les dames. On parle anglais, et si les restaurants servent les traditionnels plats de pâtes, l'ensemble de la cuisine se ressent de la présence de nombreux Anglais. Le « pudding » de Noël en particulier, et les innombrables « Merry Christmas » décorant les pâtisseries.

Les agents de police en kaki, guêtres, ceinturons et manches blanches, portent un képi du modèle de l'armée de Bugeaud lors de la conquête de l'Algérie, avec un long couvre-nuque qui descend jusqu'au milieu du dos, ils assurent la circulation avec bonhomie.

La ville a peu souffert de la guerre, seul le port fut mis à mal.



TRIPOLI — Le débarcadère et l'entrée de la ville arabe

Remarqué des inscriptions sur des portes : « Per lo mio marito », « per la mia figlia » (pour mon mari, pour ma fille); c'est, m'a-t-on expliqué une tradition sicilienne, lors de la mort d'un membre de la famille, la porte reste fermée, avec cette seule inscription, sans faire-part.

La ville européenne est jolie, de larges rues bien tracées, bordées de belles constructions de style romain, comportant des « galeria » si agréables en pays chaud, des ouvertures plutôt petites, parfaitement adaptées au climat. Les bâtiments administratifs ont fort belle allure, certains sont grandioses, et bien au-dessus des besoins du moment, mais qui auraient correspondu aux nécessités si la Tripolitaine était devenue la terre de peuplement prévue par le régime.

Un splendide boulevard, le front de mer « Longo mare Badoglio » bordé de palmiers parmi lesquels s'intercalent d'élégants lampadaires, longe le côté sud du port. C'est le quartier des riches résidences au style sobre, et des grands hôtels : l' « Uaddan », casino de grand luxe, « l'Albergo del Méhari », ce dernier construit sur une colline qui domine la mer, le port et la ville.

Les transports en commun sont curieux; ils sont constitués par des remorques de camions, tirée par un ou deux chevaux, et sur lesquelles s'entassent pêle-mêle les Indigènes. Il y aussi des calèches comme à Tunis, mais attelées d'un seul cheval, et les conducteurs y sont plus disciplinés.

Beaucoup de voitures anglaises et américaines, peu de françaises. la voiture populaire semble être l' « Austin » anglaise.

Il y a quarante ans, le désert s'étendait jusqu'aux portes de la ville, qu'il était interdit aux Européens de franchir. Le gouvernement ottoman faisait peser une censure sévère sur les choses et

sur les gens. On raconte qu'un Italien, nommé Valada, avait fait venir de Paris un dictionnaire Larousse, le Pacha turc de Tripoli en ordonna le retour à l'éditeur.

En trente ans, l'Italie a créé une capitale, en faisant de Tripoli un centre de tourisme et d'hivernage par la création de palaces luxueux, en organisant une foire internationale, des courses d'automobiles et une puissante propagande.

« Nous ne sommes retournés chez nous qu'après plusieurs siècles d'absence, m'ont dit des Italiens ». l'Arc de Marc Aurèle en témoigne et maints autres vestiges. C'est nous qui avons construit Tripoli, qui avons éloigné les sables par des travaux surhumains. C'est nous qui avons rendu la fertilité au désert, nous avons tiré du néant une bande littorale couverte de cultures, de palmiers et de plantations ».

Effectivement, la bande littorale, large d'une cinquantaine de kilomètres, s'étendant jusqu'à plus de cent kilomètres au droit de Tripoli, vers Garian, centre de cultures et d'élevage, est très riche. Les plantations de vignes de Castel Benito sont réputées. Tarhuna et El Gosbat sont des centres prospères.

Certes, un peu partout on sent le prestige et le grandiose des projets d'un peuple et d'un régime. Il n'est pas jusqu'au moindre détail qui ne révèle ce souci de grandeur; ainsi, au débarcadère, à l'entrée de la ville, se dressent deux immenses stèles supportant l'un la Louve romaine, l'autre un voilier. Les expatriés de la Métropole étaient accueillis sur la terre tripolitaine par le symbole de la pérennité romaine, et ces colons, avec une foi et une ardeur qu'il faut admirer, avaient tenté la résurrection d'une partie de l'empire gréco-romain. La population italienne actuelle est d'environ 50.000 habitants dont trente mille à Tripoli. Un grand nombre quitta le pays lors de la guerre; les autorités locales s'opposèrent par la suite à leur retour. Ceux qui sont restés espèrent des jours meilleurs sans trop savoir comment.

VERS LEPTIS MAGNA

Au sortir de Tripoli, l'antique route côtière est barrée par le camp d'El Mellah (Wakerfield), importante base américaine, s'étendant sur 600 hectares et entourée d'un mur de 2 mètres 50 de haut, surmonté de tessons de bouteilles, et de huit kilomètres de long, construit en 26 jours. Tout ce que Tripoli comptait d'entrepreneurs, de maçons et de manœuvres fut engagé pour réaliser se travail, comparable en un sens aux antiques travaux romains. A l'intérieur, une véritable ville a été édifiée, avec hôpital, cinéma, magasins, écoles pour les 500 enfants du personnel, église, etc...

C'est par la route de Castel Benito que nous quittons la ville en empruntant la « Via Vittorio Emmanuele », la « Via Vittorio », dit-on. Nous passons devant le palais royal, ancien palais du Gouverneur. Nous longeons l'hôpital construit sur la colline dominant la ville au Sud, et nous bifurquons vers Giurata, Homs et Misourata.

Vers le Sud, barrant l'horizon, une chaîne montagneuse, aux tons bleutés, c'est le plateau de Garian. La banlieue disparaît bientôt, et la végétation la plus importante est celle que constituent les magnifiques eucalyptus qui bordent la route. Çà et là, dans la campagne, des maisons à terrasses, quelques toits de tuiles rouges.

Nous atteignons bientôt Giurata, dans une succession de vergers et de palmiers; terrains sablonneux, fermes abandonnées construites en fortin avec ouvertures étroites d'un seul côté, que l'on pouvait facilement barricader, indiquent assez l'insécurité qui régnait dans la région. Si les pillards y avaient laissé le toit et les boiseries aux ouvertures, on imaginerait facilement le maître du lieu, tel un colon romain. Nous traversons un vaste marécage; peu après, apparaissent des plantations de ricin que nous avons vu utiliser par ailleurs pour fixer les dunes. La route s'infléchit maintenant vers la mer. A une trentaine de kilomètres de Tripoli, les Américains ont amorcé ici des travaux de nivellement très importants, entre la route et la mer. Vers l'intérieur, des terrains de culture retombés en friche, des maisons abandonnées, un paysage de dunes mouvantes. Puis brusquement, au milieu de jeunes plantations de pins, une maison forestière, blanche et verte, semble posée au bord de la route comme un jouet; puis encore des fermes abandonnées et des dunes couvertes d'herbe et de buissons.

Un oued profond barre la route, le pont non reconstruit nous oblige à descendre dans le lit à sec, par une série de coudes.

Garabelli nous apparaît dans une immense et assez belle palmeraie. De magnifiques eucalyptus sensibles à la qualité d'une eau peu profonde s'épanouissent en superbes panaches; des puits très nombreux plongent dans le large oued souterrain que l'on devine et qui alimente la palmeraie. De riches cultures font suite, puis des vergers, des dunes et des terrains de parcours.

L'horizon montagneux du Sud semble se rapprocher; nous traversons une belle plantation d'oliviers sur plusieurs kilomètres (Fatma). Un autre pont sauté et nous dévalons dans la vallée. Dans un coude, où l'eau s'est rassemblée, des femmes arabes lavent et puisent l'eau pour l'alimentation.

Encore des ricins, avec leurs bogues rouges épineuses; la route est bordée de scilles, plantées à « tout-touche », d'un effet agréable, nous traversons ensuite une plaine plantée de vigne, d'oliviers et de nombreux arbres fruitiers, c'est l'Emsellata dont le villag d'El Gousbat est le centre. Pays dont la richesse fut prodigieuse dans l'antiquité, si l'on songe que Leptis fut grevée par César, après la victoire de Tapsus, d'une amende de 300.000 livres d'huile.

Un grand comptoir d'alfa se dresse près de la route, d'immenses meules de touffes se dressent côte à côte. Des collines calcaires et des terrains arides couverts de diss et d'alfa font suite. Sur une hauteur, un castellum, construit par Don Pedro de Navarre; un camp militaire abandonné, puis au bas d'une descente, au bord de

la mer, nous apparaît Homs, petite bourgade noyée dans les palmiers, avec un port minuscule, et une garnison anglaise.

A quelques kilomètres de là se dresse la « Scavia de Leptis Magna », la vieille cité antique, qui fut phénicienne, carthaginoise, romaine et byzantine, n'est plus qu'une carrière de pierres, ruinée par les Vandales et les Arabes, pillée par les Turcs, les Anglais et aussi quelque peu par les Français.

En effet, si l'on en croit « Le Mercure Galant » de mars 1694, qui publiait « une relation envoyée de Tripoly, touchant les antiquitez de Lebida, ou Leptis Magna » et dans laquelle on lit : «...les colonnes qui sont à Paris sur le Quay, dans une avant-cour du Palais des Tuileries, et dont il reste un fort grand nombre à Toulon, qui doivent être transportées icy. Ces colonnes viennent de Lebida, ville ancienne détruite et dont le territoire est aujourd'hui sous le gouvernement de l'Etat de Tripoly »... puis le journal parle d'une lettre de M. Durand « jeune gentilhomme qui, ayant esté à Lébida, y a remarqué avec soin tout ce qu'il a cru digne de la curiosité de ceux qui aiment les antiquitez... »; dans cette lettre, il constate qu'on a tiré du grand Arc de Triomphe « plusieurs colonnes de marbre, dont trois entre autres qui sont à la marine (au port) et qu'on n'a pu embarquer à cause de leur grosseur et longueur. On y voit des « batisses... en dedans toutes couvertes d'un marbre vert qui a esté portez de Constantinople ». Mais, M. Durand avait été précédé dans sa visite par M. Lemaire, Consul de France à Tripoli vers 1687, qui avait fait prendre dans le forum impérial 200 colonnes qu'il avait envoyées à Paris, celles qu'on n'avait pu embarquer étant restées sur le rivage. Elles avaient été reçues au « magasin des marbres » du roi. Plus tard, 37 colonnes d'un seul morceau de marbre furent débarquées en Angleterre. En 1800, l'officier de marine anglais Smith ramena encore quelques débris de Leptis Magna pour le château de Windsor. D'autres colonnes se trouvent à St-Jean de Malte et dans de nombreuses mosquées.

LEPTIS MAGNA — Sculptures

Dès l'arrivée, on cherche les ruines et leur emplacement. Au milieu d'une belle allée ombragée et dans son prolongement, on aperçoit deux arcs monumentaux. Nous nous approchons et un large escalier nous permet de descendre prendre pied sur les dalles de

la « voie triomphale » de trois à quatre mètres en contre-bas des terrains environnants, constitués par du sable apporté par le vent.

Une voie transversale, le « Décumanus », coupe la « Via Triomphale » par une porte monumentale à frontons ouvragés, dont les débris gisent tout autour, et dont les deux arcs seulement subsistent. Nous suivons cette voie bordée de talus largement évasés et sur lesquels de nombreuses plantes fixent les sables; des genêts blancs fleuris surmontent ces talus.

Après un angle droit, nous découvrons à droite la palestre et les thermes, lieu de délassement et de repos. Les Thermes d'Adrien et de Commode, embellis par Septime Severe, présentent encore leur immense piscine aux degrés marmoréens, entourée de colonnes corinthiennes.

Si l'on en juge par ce qu'il en reste, le frigidarium devait être immense; une vaste salle à trois voûtes soutenues par huit colonnes de cipolin, relevées. Sur le pavé de marbre vert antique, on distingue les piédestaux des statues des Dieux et des hommes célèbres qui devaient l'orner.

Ce groupe d'édifices communique avec la mer par une majestueuse avenue bordée de colonnes de marbre, comme nos routes de grands arbres. Il y en avait 250, en partie relevées. Sur cette allée s'ouvre le forum de Septime Severe, dont la façade s'ornait de hautes portes monumentales à linteau. Sur la travée, survivent les noms d'Antonin et d'Appollodore de Damas, l'architecte.

A l'intérieur, les énormes têtes de Méduses, qui décoraient le portique sont presque toutes reconstituées, prêtes à être montées à leur ancienne place.

L'un des ensembles les plus curieux est sans doute le « Mercato », où l'agencement fait l'admiration des visiteurs. Les étals de marbre des marchands de poisson sont soutenus par des dauphins, sur la porte sont gravés une trirème et un bateau à voiles. La partie réservée aux marchands d'étoffe, construite en rotonde, fait penser au petit Trianon; sur un comptoir, on distingue encore, gravée dans le marbre, la mesure avec ses divisions qui servait à « auner » les tissus.

Et les ruines s'étendent dans leur somptueuse désolation vers la grève de l'ancien port, où le bleu foncé de la mer se frange de blanc. Plusieurs jours seraient nécessaires pour visiter en détail ces véritables forêts de colonnes de marbre ou de granit précieux; on est frappé à la fois d'admiration et de stupeur par le faste et l'énormité.

Sur le plateau, près de l'escalier qui nous a conduit à la « Voie Triomphale » éparses déjà sur le sol, ou déjà reconstituées. des sculptures, acanthes, cornes d'abondance, entrelacs, etc... et toute une procession de bas-reliefs, déjà dressés, représentant un quadrige monté par un guerrier, et différentes cérémonies de sacrifices.

En face, sur la route de Misourata, se trouve le musée qui était fermé et qui contient des mosaïques splendides, trouvées dans la « Villa du Nil », au bord de la mer, représentant des amours pêchant ou naviguant sur des bateaux et sur des tritons.

Le soleil descend sur l'horizon, tandis qu'au large, des barques de pêcheurs à la voile carrée se hâtent vers le port.

Nous refaisons la route en sens inverse; et le lendemain matin les formalités terminées, nous partons pour Sabratha, sur la route de Tunis.

SABRATHA

Au sortir de Tripoli, nous longeons la mer au milieu de terrains de culture d'abord, dans une nature sans végétation ensuite. Nous dépassons le vieux fort espagnol de Gargaresc, aux tours crénelées, puis divers ouvrages militaires abandonnés.

Des palmiers apparaissent à l'horizon, c'est Zanzur, qui fut le théâtre d'une rude bataille entre Turcs et Italiens en 1912. Oasis clairsemée, quelques arbres fruitiers, peu de végétation, quelques figuiers de Barbarie, puis la palmeraie s'infléchit vers l'Ouest, et s'étend jusqu'à Zavia suivant une dépression naturelle. Plusieurs kilomètres avant ce dernier point, nous traversons une belle plaine couverte de vigne et d'oliviers; ces plantations se continuent jusqu'au-delà de Sorman, vers Sabratha.

Ancienne colonie de Tyr du VII[e] ou VI[e] siècle av. J.-C., emporium qui commerçait avec l'intérieur, notamment avec Cydamus (Ghadamès) devenue colonie romaine en 157, Sabratha était appelée « la vieille Tripoli » par les marins. Elle fut brûlée et ravagée maintes fois par les invasions qui s'abattaient comme vols de sauterelles. Les Byzantins la réoccupèrent, mais les Arabes les surprirent la nuit, et seul un monceau de décombres signala l'ancienne cité.

SABATRA — Le Théâtre

D'importants travaux de dégagement, des restaurations, peut-être un peu abusives, ont mis à jour la « Via marina », des marbres très riches. Dans les quartiers dégagés, on peut voir de nombreuses boutiques alignées, telles celles de nos souks; des citernes à huile, de magnifiques bains chauds à hypaucauste, de somptueuses latrines, aux côtés de trop de ruines causées par la recherche de matériaux de construction.

Sans histoire éclatante, Sabratha n'offre que de beaux restes figés dans l'immobilité, au fond d'un golfe d'opale, dans lequel on distingue nettement à marée basse, l'infrastructure de l'ancienne jetée portuaire.

L'élément essentiel des ruines réside dans le théâtre, unique au monde. Sur son

mur de scène reconstitué, haut de trois étages et barré de colonnes corinthiennes, s'ouvrent trois portes par où apparaissaient les acteurs. Les proscénium a conservé quelques-uns de ses bas-reliefs en marbre. On y voit en particulier le sacrifice d'un taureau, un jugement de Pâris, des muses; des acteurs en masques et trois grâces un peu lourdes. Deux dauphins encadrant les bas-reliefs ont été reconstitués.

La porte centrale, dite « porte royale », parce que c'est par elle qu'entraient les rois de tragédie, s'ouvre sur l'horizon de la mer libyenne.

Le temps nous a manqué pour visiter le musée aux lignes sévères, qui est précédé d'une belle pelouse aux bassins bordés de plantes taillées avec art. Il contient des poteries, des lampes, des fibules d'or, pas de bijoux, peu de Dieux, sauf un beau Zeus et un Orphée charmeur de bêtes. Dans une petite salle, une collection de mains, de pieds, de seins, tels les ex-votos des temples d'Esculape, des emblêmes égyptiens, avec le disque et l'uraeus. Mais l'élément le plus important est constitué par la splendide mosaïque byzantine de la basilique justinienne, reconstituée dans une grande salle. C'est un tronc de vigne garni de feuilles et de raisins, et entre lesquels s'ébattent des oiseaux multicolores et innombrables.

La présence de ces grandes villes dans une région désertique reste une énigme, quand on songe aux foules bruyantes qui dégorgeaient des vomitoires de leurs théâtres. Quelle devait y être la vie dans la cité et dans l'interland ? Gites d'étapes, centres commerciaux, l'un et l'autre, sans doute aussi ville-garnisons.

Nous prenons la route du retour et atteignons bientôt Mellita, maigres plantations, immense palmeraie vers le Sud, tandis qu'au Nord, des dunes de sable blanc bordent la mer. Nous arrivons à Zuara, centre indigène important. Le port couvert par une jetée abrite quelques cargos. Le quartier de la Marine distant de deux à trois kilomètres de la ville est complètement désert. Les habitations sont abandonnées, et tout ce qui est bois a disparu. C'était le quartier des pêcheurs italiens, me dira-t-on en ville. Chassés par la guerre, il ne reste plus dans la région que deux ou trois familles italiennes pêchant les éponges. L'un d'eux à qui je demandais s'il travaillait à la gangave, intéressé par les choses de son métier, nous montra d'énormes éponges pêchées sur les bancs de Tripolitaine.

Puis, les dunes et les steppes se succèdent jusqu'à Pisima, où les dernières formalités sont faites rapidement. Nous longeons plusieurs champs de blé en épi, nous nous arrêtons, j'en coupe une poignée, c'est du « florence » de belle venue, ce qui ne manque pas de me surprendre en cette saison. Nous longeons la voie ferrée jusqu'à la frontière, la gare de Zultrin, n'a plus que les murs, bientôt nous pénétrons en Tunisie.

Au terme de cette intéressante randonnée, nous devons signaler la parfaite courtoisie rencontrée partout, et l'extrême amabilité des fonctionnaires à qui nous avons eu à faire, aussi bien en Tripolitaine qu'en Tunisie.

Marcel LEYGNAC.